

# Qu'y a-t-il dans un auteur ? Simund de Freine en dialogue avec Giraud de Barri

Vladimir Agrigoroaei

► **To cite this version:**

Vladimir Agrigoroaei. Qu'y a-t-il dans un auteur ? Simund de Freine en dialogue avec Giraud de Barri. Giovanni Borriero, Roberta Capelli, Chiara Concina, Massimo Salgaro, Tobia Zanon. *Amb. Dialoghi e scrittipper* Anna Maria Babbi, Edizioni Fiorini, pp.145-153, 2016, 978-88-96419-85-4. halshs-02272204

**HAL Id: halshs-02272204**

**<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-02272204>**

Submitted on 28 Aug 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Amb  
Dialoghi e scritti  
per Anna Maria Babbi

a cura di  
Giovanni Borriero, Roberta Capelli,  
Chiara Concina, Massimo Salgaro,  
Tobia Zanon

Edizioni Fiorini  
Verona



Stampato con il contributo del Dipartimento di Filologia, Letteratura  
e Linguistica dell'Università degli Studi di Verona

*Copyright © 2016 - Edizioni Fiorini, Verona*

ISBN 978-88-96419-85-4

*Stampato in Italia - Printed in Italy*

---

Grafiche Baietta - Via Carcirago, 14 - 37022 Fumane (Verona)

VLADIMIR AGRIGORAEI

Qu'y a-t-il dans un auteur ? Simund de Freine  
en dialogue avec Giraud de Barri

Coloro che ad esempio nella 'rosa' hanno trovato un riferimento allo shakespeariano 'a rose by any other name', sbagliano. La mia citazione significa che le cose non esistono più e rimangono solo le parole. Shakespeare dice esattamente l'opposto: le parole non contano niente, la rosa sarebbe una rosa con qualunque nome.

(Umberto Eco, entretien publié dans le supplément culturel du quotidien *La Repubblica*, 9 juillet 2006)

Lorsque Shakespeare s'interrogeait, trois siècles avant Saussure, sur le nom de la rose, le but de son interrogation n'était pas le signe linguistique, mais l'identité de l'individu. La réponse que donne Eco dans son roman puise, quant à elle, les sources médiévales pour dissoudre un auteur qui échappe à nos reconstructions savantes. Où devons nous situer ? De quel côté ?

La meilleure réponse se trouve entre les deux : la *media via*. Parce qu'il y a toujours une partie consciente ou inconsciente de nous qui résiste aux tentations théoriques. Il s'agit d'un attachement qui fait que l'on ne peut pas supprimer l'idée d'un auteur-individu. Et que l'on est, de la même manière, soucieux de ne pas exagérer sa reconstruction. C'est à l'aide de ces *amor* et *timor* que nous volons approcher un auteur qui parle également d'amour et de peur. Certains le nomment *Simund*, d'autres *Simon*. Le nom même est énigmatique.

Si l'hypothèse proposée par M. D. Legge est juste, Simund

de Freine proviendra du village de Sutton Freen.<sup>1</sup> Tout dépend de l'équivalence entre *Simund de Freine*, le nom français, et un certain *Symon de Fraxino* des textes médiolatins (chartes et poèmes). Dans la mesure où cette équivalence est correcte, notre auteur sera né dans la première moitié du XII<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup> et décédé entre 1224-1228.<sup>3</sup>

Les chercheurs ont trouvé son nom dans plusieurs chartes signées entre 1189 et 1200, ce qui permet de conjecturer qu'à la fin de sa vie, Simund a été chanoine et *magister* de la cathédrale de Hereford. C'était un grand lieu de rencontre pour les savants médio-latins de son époque.<sup>4</sup> Et c'est ici qu'il a dû rédiger ses poèmes latins, de même que les deux œuvres françaises (une traduction de la vie de Saint Georges et une autre de la *Consolation* de Boèce). Il était l'un des clerks locaux, car son lieu probable de naissance, Sutton Freen, était situé dans le voisinage de la ville, dans le Herefordshire.

<sup>1</sup> Pour quelques renseignements sur l'auteur, cf. *Simon de Freine*, s. v. A.-F. Labie-Leurquin, in *Dictionnaire des lettres françaises : le Moyen Âge*, éd. G. Hasenohr, M. Zink, Paris, Fayard, 1992, pp. 1392-93 ; M. D. Legge, *Anglo-Norman Literature and its Background*, Oxford, Clarendon Press, 1963, pp. 183-87. Cfr. une ancienne note de J. E. Matzke, *The Anglo-Norman Poet Simund de Freine*, «Transactions and Proceedings of the American Philological Association», XXXIII, 1902, p. XC, une simple note préparatoire de l'édition que Matzke a publiée par la suite, note qui est, d'après les recherches que nous avons menées, à la base des conclusions de M. D. Legge et A.-F. Labie-Leurquin.

<sup>2</sup> Cfr. *Dictionnaire des lettres françaises*, cit., p. 1392 ; ce calcul se fonde sur l'emploi d'une *musa senilis* dans son échange littéraire avec Giraud de Barri. La critique a supposé qu'il était plus âgé que Giraud, d'où – en fonction de la date de naissance de ce dernier (1147) – il est convenable de supposer qu'il est né avant. Cfr. Legge, *Anglo-Norman Literature*, cit., p. 183 ; ou *Les œuvres de Simund de Freine*, publiées d'après tous les manuscrits connus par J. E. Matzke, Paris, Firmin Didot, SATF, 1909, p. XI.

<sup>3</sup> *The Obit Book of Hereford Cathedral : July-December*, ed. by J. S. Barrow, dans la série *Fasti Ecclesiae Anglicanae. 1066-1300*, vol. 8 (*Hereford*), 2002, pp. 128-58, f. 26v : XV G *Idus. Obitus Symonis de Clifford capellani et magistri Symonis de Fraxino et Walteri filii Walteri. Et Cecilie uxoris Iohannis secularis, que dedit huic ecclesie terram viginti denariorum.*

<sup>4</sup> J. Barrow, *The Canons and Citizens of Hereford c. 1160-c. 1240*, «Midland History», XXIV, 1, 1999, pp. 1-23.

Faut-il chercher son appartenance à la littérature française dans ses origines humbles, locales, et celle à la littérature latine dans le métier qu'il pratiquait à Hereford ? On est tenté de céder au tropisme historiciste, en essayant d'esquisser sa prosopographie en clé sociale, mais nous ne voulons pas exagérer notre reconstruction.

C'est ici que nous arrêtons de faire confiance aux recherches historiques, en préférant de regarder plus attentivement les mots mêmes de notre auteur. Ceci dit, peu importe ses origines, dans la mesure où Simund était entouré par les savants d'Hereford, il ne serait pas étonnant qu'il ait été, lui aussi, un écrivain assez cultivé. Ses œuvres, dont une partie sont françaises et d'autres médio-latines, témoignent d'un talent raffiné, d'une parfaite maîtrise et du mètre classique et du vers vernaculaire. C'est à partir de cette remarque que nous nous dirigerons *alle parole che rimangono*. À un autre type d'auteur.

Puisque nous venons d'évoquer les mètres classiques, mode antiquisante relancée aux temps carolingiens, le sujet de notre étude sera un échange épistolaire en vers entre Simund de Freine et Giraud de Barri, le célèbre auteur médio-latin qui lui était contemporain. Échange qui date vraisemblablement de 1195-1197 et qui fournit plusieurs informations essentielles pour l'analyse que nous voulons mener.<sup>5</sup>

C'est Simund qui a écrit, le premier, un *Carmen magistri Symonis de Fraxino Herefordensis canonici magistro Giraldo transmissum*. Dans ses distiques élégiaques, il comparait Gi-

<sup>5</sup> D. Humphreys, *Some Types of Social Life as Shown in the Works of Gerald of Wales*, thèse de l'Université d'Oxford, 1936 (*apud* Legge, *Anglo-Norman Literature*, cit., p. 184), qui les date de 1194-1197. Cfr. Matzke (*Les œuvres de Simund de Freine*, cit., pp. VI-XI), qui supposait que les poèmes latins dataient du début du XIII<sup>e</sup> siècle, de l'époque où « Giraud se retira de la vie publique ». Pour un point de vue plus récent, qui favorise une datation vers 1195-1197, voir A. L. Borrego Sargent, *Visions and Revisions: Gerald of Wales, Authorship, and the Construction of Political, Religious, and Legal Geographies in Twelfth and Thirteenth Century Britain*, thèse de l'Université de Californie, Berkeley, 2011, pp. 22-23. Cf. Ead., *Gerald of Wales's Topographia Hibernica: Dates, Versions, Readers*, «Viator», XLI, 1, 2012, pp. 241-62.

raud de Barri à Homère et se risquait même à le considérer plus novateur que le poète antique :

Fons sine fine fluens, flos cleri, gemma sophiae ;  
Wallia cui debet quicquid honoris habet.  
Cum meritis operum magno sis maior Homero...<sup>6</sup>

La réponse de Giraud de Barri ne tarda pas et nous y lisons, parmi plusieurs flatteries, exagérations et jeux de mots, un détail qui nous semble fondamental :

Non elegis tibi scribo, Symon, non carmine claudo,  
sed magis hexametro tua carmina carmine laudo.<sup>7</sup>

Ainsi, la différence entre les deux auteurs n'opère pas au niveau de la langue (français pour Simund, latin pour Giraud), mais au niveau du genre littéraire que chacun privilégie. Si Giraud de Barri choisit l'hexamètre, c'est parce qu'il est plus proche du rythme de l'épopée, du récit épique, ou de la description géographique. C'est qu'il est géographe et, pour lui, la majesté de l'hexamètre se prête mieux à créer un effet de *travelling* : l'œil tarkovskien qui regarde le monde à l'horizontale correspond à l'avalanche du rythme galopant et ininterrompu que dévale l'hexamètre.

En outre, les scrupules de Giraud vont au-delà de l'opposition hexamètre-distique élégiaque, que les auteurs médiévaux ont empruntée aux auteurs antiques. Dans sa préface au *Symbolum Electorum*, Giraud explique franchement sa préférence pour les *prosaica carmina*, qu'il considère plus sérieux, une manifestation de la maturité :

<sup>6</sup> *Giraldi Cambrensis Opera*, éd. J. S. Brewer, vol. 1, London, Longman, Green, Longman and Brothers, "Rolls Series", 1861, p. 382 (pp. 382-84 pour le poème entier). Cfr. R. W. Hunt, *English Learning in the Late Twelfth Century*, «Transactions of the Royal Historical Society», XIX, 1936, pp. 19-42, ici Appendix I, 110 n. 3 et 121-122, qui édite les vers absents de l'édition de J. S. Brewer.

<sup>7</sup> *Giraldi Cambrensis Opera*, cit., vol. 1, p. 384 (= *Brevis Giraldi responsio*).

De metricis autem hexametris et pentametris, praecipue versibus, quibus magis assueveram, id lector attendat; quod in his iuvenilibus annis plurimum delectatus, tam in ipsis ludere, quam etiam seria plerumque tractare, quasi pro deliciis reputaveram. Sed postquam in illud Ciceronis incidere: 'Si mihi etiam duplicaretur aetas nunquam lyrica legerem, etc.', paulatim ad prosaica carmina me converti, et maturioribus studiis gravioribusque stylis annos applicare statui maturiores.<sup>8</sup>

De l'autre côté, à la différence de Giraud, Simund préfère le distique élégiaque, ou d'autres vers qui appartiennent au registre lyrique.<sup>9</sup> Mètre préféré par Tibulle et Propertius, le distique met en valeur un autre type de *sonus* et *sensus*.<sup>10</sup> Il ne s'agit pas, dans ce cas précis, de l'image ou de l'action ; le distique permet d'évoquer pleinement la mort et la souffrance, ou la sagesse qui les accompagne. Ce sont les mêmes sentiments que nous retrouvons dans la *Consolatio philosophiae* de Boèce, et, par conséquence, dans sa traduction française faite par Simund de Freine.

Et ce n'est pas une plaisanterie. Les choix différents des deux auteurs peuvent être repérés à l'intérieur de leurs poèmes. Simund construit son exorde à l'aide d'une alliance de citations de deux poètes élégiaques latins (Ovide et Perse),<sup>11</sup> d'un jeu linguistique utilisant *volo* et *nolo* qu'il a emprunté sans doute à Marbode,<sup>12</sup> d'une répétition de la paire *amor* et *timor*, lieu com-

<sup>8</sup> *Ibid.*, vol. 1, p. 200. Il faut observer que les *prosaica carmina* de Giraud demeurent encore énigmatiques.

<sup>9</sup> Voir à ce propos la première partie d'un autre poème latin de Simund, dans *ibid.*, vol. 1, p. 385.

<sup>10</sup> *Ibid.* (vv. 1-2), où Giraud de Barri fait l'éloge des sentiments éprouvés à la lecture du poème de Simund.

<sup>11</sup> Simund (v. 3) : « Cum meritis operum magno sis maior Homero », cfr. Ovide, *Amores*, I, 8, v. 61 : « Qui dabit, ille tibi magno sit maior Homero ». Simund (v. 14) : « Si moveat risum cornea fibra tibi », cfr. Perse, *Satyres*, I, vv. 44-47 : « Quisque es, o modo quem ex adverso dicere feci, | non ego, cum scribo, si forte quid aptius exit, | quando haec rara avis est, si quid tamen aptius exit, | laudari meam: neque enim mihi cornea fibra est ».

<sup>12</sup> Simund (vv. 9-10) : « Quod volo nolo, volo quod nolo, volensque voluntas | Fit nolens, nolens incipit esse volens », cfr. Marbode, « Dissuasio intempestivi amoris ».



mun de la rhétorique de son temps,<sup>13</sup> et d'une énumération qu'il a pu tirer des glossaires botaniques.<sup>14</sup> Notons également que la seule partie où il se sert d'autres sources est représentée par son premier vers, inspiré d'une citation d'Anselme de Cantorbéry ;<sup>15</sup> mais il s'agit d'une courtoisie que Simund devait à Giraud. Elle témoigne aussi de leur appartenance au monde clérical.

La brève réponse de Giraud de Barri débute de manière homérique, avec une *musa*, comme suggéré par Simund, mais ne fait pas un mélange de citations et de renvois. Plus sobre, Giraud renvoie uniquement à Bernard de Clairvaux et Aelred de Rievaulx, dans un contexte musicologique évoquant l'opposition *sonus-sensus* (son et signification). La terminologie musicale en question va de paire avec l'idée de l'hexamètre qui s'oppose au distique élégiaque.<sup>16</sup>

Ce sont des préciosités que l'on pouvait adresser légèrement dans la littérature latine. Elles appartenaient à une longue tradition. On les attendait. Néanmoins, Simund les introduit dans la jeune littérature française. Dans le prologue du *Roman de Philosophie*, paraphrase de la *Consolatio*, il cache son nom dans un

sub assumpta persona (Mens mea tristatur) : Languet quippe volens, medicinam flagito nolens. | Rursum quero volens medicinam, languet nolens. | Sic quod volo volo, rursum quoque quod volo nolo ».

<sup>13</sup> Simund : « Vult amor ut mittam, prohibet timor, urget uterque » (v. 5) ; « hinc amor, inde timor » (v. 12).

<sup>14</sup> La série *palea-papaver-piper* des vers 15-16 se retrouve dans plusieurs glossaires botaniques de l'époque. Cfr. Simund, vv. 15-16 : « Mitto tibi paleam, pro granis mitto papaver, | Ut sic solvatur res preciosa, piper ».

<sup>15</sup> Simund, v. 1 : « Fons sine fine fluens,<sup>a</sup> flos cleri, gemma sophiae ». Cfr. Anselme de Cantorbéry, *Aliud Carmen de contemptu mundi* : « Fons bona quaeque fluens, fons nescius evacuari, | Fons sine fine patens, et sine fine Deus » (*PL*, vol. 158, col. 707B-C).

<sup>16</sup> Giraud de Barri, vv. 2-4 : « ...et sonus et sensus afflictos laetificavit. | Musica languores lenit leviatque labores ; | musaeque moerores mulcet deletque dolores ». L'opposition *sonus-sensus* semble avoir été introduite par Saint Bernard pour clarifier une citation des *Confessions* de Saint Augustin (*res-cantus*, changé à son tour en *verbum-cantus*). E. Dillon, *The Sense of Sound: Musical Meaning in France, 1260-1330*, Oxford, Oxford University Press, 2012, p. 41.

acrostiche. Au lieu de donner à ses lecteurs des renseignements sur sa personnalité, son éducation ou sa maîtrise de l'art de versification, il préfère traiter le thème de la *vanitas vanitatum*, pour s'accorder au sujet de son texte. Citons ce prologue en parallèle avec celui de la *Vie de saint Georges* (toujours en acrostiche), pour qu'on puisse parler par la suite de ces deux textes à la lumière de sa correspondance avec Giraud de Barri :

**Prologue du *Roman de Philosophie***

S olaz dune e tout ire  
I cest romanz ki l'ot lire ;  
M ult porte en sei grant deport  
U n escrit est de confort.

5 N e deit hom, ceo mustre bien,  
D oel aver pur perdre rien ;

D 'autre part, pur rien ki seit,  
E stre plus joüs ne deit.

F ous est ki pur nul aveir  
10 R ien ne voet joier u doleir :  
E n poi d'ure vet et vient ;  
J a hom sage plet ne tient.  
N 'est aver fors chose veine,  
E ki lui aver se peine

M ult le quert od grant dolur,  
E tut pert a chef de tur.

F ous est ki aver desire :  
J a ne serra sanz martire ;  
S anz tristur nen ert une hure,  
20 T ant li curent pensers sure.<sup>17</sup>

**Prologue de la *Vie de saint Georges***

S ages est qui sen escrist ;  
I l a fait a plusurs profit ;  
M ult poet profiter a genz  
U n escrit u senz est enz.

5 N 'i ad rens en cest romanz  
D unt li profit ne seit granz.

D e saint George vus voil dire  
E descrivre son martire.

F eer fut pur sa lei defendre ;  
10 R en ne *volt* vers Deu mesprendre  
F ei Mahon ne *volt* crere ;  
I l s'en larrat enz detreter.  
N e se *volt* unques reneër,  
E inz se larrat il *veieër*.

M ult li fist hom peine e mal  
E tut tens out quer leal ;

F in quer out, ferme e fort.  
U nc ne *volt* pur sosfrir mort  
S on Deu ne sa lei despire ;  
20 T ut se *leesca* enz occire.<sup>18</sup>

<sup>17</sup> *Les œuvres de Simund de Freine*, cit., pp. 1-2.

<sup>18</sup> La version que nous présentons est celle que nous avons retrouvée dans le manuscrit unique de la *Vie de saint Georges*. Matzke (*Les œuvres de Simund de Freine*, cit., pp. 61-62) a corrigé ce texte. Certaines corrections sont évidemment nécessaires (notamment celles des vers 11 et 18). Cependant, Matzke a choisi également de corriger la langue et les graphies. Pour ce qui est du *Roman de Philosophie*, nous n'avons pas essayé de refaire ou de corriger l'édition de J. E. Matzke, d'abord en raison du nombre des manuscrits à comparer (trois) et du fait qu'on attend l'édition annoncée par Anna Maria Babbi.

Il est difficile d'affirmer que l'acrostiche a été reconnu par les lecteurs.<sup>19</sup> La pratique d'isoler la première lettre du vers et de l'aligner à la marge gauche d'une colonne, en une suite verticale de capitales, est un procédé que l'on rencontre dans plusieurs manuscrits de l'époque, et rien n'empêche que Simund ait transcrit son prologue d'une telle façon dans le manuscrit-source. Quant au fait que plusieurs vers des deux prologues se ressemblent, s'inspirant, sans doute, les uns des autres, on serait tenté de croire qu'ils témoignent d'un maniérisme avant la lettre, d'une soumission de l'idée à la forme, qui caractérise d'ailleurs une grande partie de la littérature médio-latine à laquelle Simund appartenait.

Une fois observée cette coïncidence, il vaut mieux ignorer la forme pour s'intéresser aux idées. Pour nous, le choix des deux traductions françaises de Simund est assez surprenant. Celle qui adapte la *Consolatio philosophiae* de Boèce<sup>20</sup> est une rareté, car elle précède d'un demi-siècle le *Confortement* de Guillaume de Conches (1230) et n'a aucun rapport avec l'ancien poème occitan, le *Boecis* du XI<sup>e</sup> siècle. *Rara avis* en terre littéraire française, le *Roman de Philosophie* émane d'une volonté du traducteur, qui a choisi sa source en fonction de ses besoins, et pro-

<sup>19</sup> On dispose d'au moins une preuve qui indique, peut-être, qu'il a été ignoré. M. Esposito, *Anglo-Norman Poems in a Dublin Manuscript*, «Modern Language Review», XIII, 4, 1918, pp. 312-18, montre aux pp. 312-13 que le premier couplet du prologue de la *Vie de saint Georges* de Simund de Freine a été réutilisé en début d'un poème anglo-normand postérieur. Cet emprunt laisse deviner la possibilité que l'auteur de la *Vie* n'aurait pas été connu de tous, que son récit passait probablement pour un texte anonyme, d'où l'emprunt des deux vers.

<sup>20</sup> Pour le rapport du poème de Simund avec sa source, voir F. Mora, *Du Roman de Philosophie de Simund de Freine au Livre de Confort de Philosophie de Jean de Meun : évolution des principes et des procédés de la translatio du XII<sup>e</sup> au XIII<sup>e</sup> siècle*, «Perspectives médiévales» (supplément au numéro XXVI, Actes du colloque *Translatio médiévale*, Mulhouse, 11-12 mai 2000, éd. C. Galderisi, G. Salmon), 2001, pp. 51-68, ainsi que Ead., *Une lecture de la Consolatio Philosophiae de Boèce à la fin du XII<sup>e</sup> siècle : le Roman de Philosophie de Simund de Freine*, in 'Ce est li fruis selonc la letre'. *Mélanges offerts à Charles Méla*, éd. O. Collet, Y. Foehr-Janssens, S. Messerli, Paris, Champion, 2002, pp. 465-72. Cfr. A. M. Babbì, *Il 'Roman de Philosophie' di Simund de Freine*, in Ead., *Saggi sui volgarizzamenti francesi della Consolatio Philosophiae*, Verona, Fiorini, 2010, pp. 101-14.

pose de mettre en valeur le meilleur de l'esprit de l'Homme. Le fait qu'il choisit de vulgariser le deuxième livre de la *Consolation*, celui consacré à la *Rota Fortunae*, est également adapté aux goûts littéraires de son temps.<sup>21</sup>

Dans l'interprétation que nous proposons, sa traduction reprend partiellement l'idée de la fin du poème médio-latin que Giraud de Barri lui adressait :

Ergo necessarium quod solum est, vita beata,  
 Christicolis detur ob origine sede parata ;  
 perque flagella patris pia quae dilectio praebet  
 scandere summa poli patiens devotio debet  
 carmina cum nequeam subtilia perfero picta  
 ut color exornet furans exilia electa.<sup>22</sup>

Ce sont peut-être des lieux communs de la littérature médio-latine du XII<sup>e</sup> siècle ou de la littérature française des siècles suivants.<sup>23</sup> Néanmoins, ces lieux communs extériorisent la relation entre les deux auteurs ou les deux littératures. Que l'un de ces auteurs puisse appartenir à la fois à la haute littérature médio-latine et à la petite, insignifiante à l'époque, littérature française.

Puisque l'auteur était souvent un clerc (dans notre cas Simund de Freine, dans d'autres Philippe de Thaon, Geoffroi Gaimar ou Adgar), il moyennait le transfert du *Logos* entre les autorités de l'Église et les croyants qui écoutaient la messe, ou moyennait le transfert du savoir des auteurs antiques, donné à l'écolier médiéval. Simund faisait tous les deux. Il était un chanoine ; il était également un *magister*. Il a traduit la vie de Saint Georges et la *Consolation* de Boèce. Il jouait entre deux littératures, dans la continuation d'une tradition que l'on voit pour la première fois dans le prologue du *Bestiaire* de Philippe de Thaon.

<sup>21</sup> Babbi, *Il 'Roman de Philosophie'*, cit., pp. 104, 108.

<sup>22</sup> *Giraldi Cambrensis Opera*, cit., vol. 1, p. 384.

<sup>23</sup> Cfr. F. Joukovsky-Micha, *La notion de 'vaine gloire' de Simund de Freine a Martin Le Franc*, «Romania», LXXXIX, 1968, pp. 1-30.